

Les parents et l'école : comment aider nos enfants à réussir... leur scolarité, dans leur vie, pour le monde¹

Quelle est, selon vous, l'aide essentielle que des parents peuvent apporter à leurs enfants à l'école ?

L'aide essentielle, fondamentale même, consiste à être attentif à son enfant et à prendre le temps de faire des choses avec lui, de parler avec lui, dans la vie familiale elle-même. Mes recherches montrent clairement que c'est ainsi, bien plus qu'en se transformant en « instituteurs ou professeurs du soir », que les parents rendent service à leurs enfants : très tôt, il faut s'efforcer d'entrer en communication avec eux et, tout au long de leur développement, il faut se donner du temps pour cela. La qualité de l'environnement éducatif est, en effet, décisive : aussi bien le lieu où l'on installe l'enfant, qui doit être sécurisant et offrir, en même temps, des occasions d'exploration et de découvertes, que les moments forts de la vie familiale, comme les repas, le coucher, mais aussi les fêtes, les temps de vie et d'activité communes du week-end et des vacances, qui doivent être pensées comme des situations éducatives. Mais attention, « des situations éducatives », cela ne veut pas dire des grands sermons moralisateurs ou des temps de travail ennuyeux et fastidieux, cela veut dire, tout simplement, des temps d'apprentissage heureux du « vivre » et, surtout, du « faire » ensemble. Apprendre en famille, ce n'est pas, en effet, organiser la famille comme une école, avec des cours, des devoirs et des leçons, mais c'est saisir toutes les occasions du quotidien pour montrer à nos enfants qu'apprendre est, à la fois, utile, important pour eux, et source de belles satisfactions. Cela peut se faire à travers des jeux, du bricolage, la préparation d'un repas ou l'organisation d'un voyage. Cela doit se faire en privilégiant la recherche en commun des bonnes solutions et la reformulation... En effet, rien n'est plus utile à l'enfant que de l'aider à reformuler ce qu'on comprend peu ou mal, ce qu'il tente de nous dire sans toujours y parvenir. Plutôt que de s'extasier devant ses expressions ou, au contraire, de le rabrouer et de le condamner au silence, au prétexte que c'est approximatif ou inexact, il vaut mieux l'accompagner dans son entrée

¹ A l'occasion de la publication de deux ouvrages de Philippe Meirieu : **Apprendre, c'est quoi ?**, collection « Les grands entretiens d'Emile », Editions de l'Aube et **Comment aider nos enfants à réussir... à l'école, dans leur vie, pour le monde**, Editions Bayard.

dans le langage élaboré : « Si j'ai bien compris, c'est cela que tu veux dire... Non ? Tu pourrais le préciser ainsi... » C'est comme cela que l'enfant acquiert du vocabulaire et de la syntaxe, mais c'est surtout comme cela qu'il intériorise progressivement l'exigence de précision, de rigueur et de vérité qui sera décisive dans sa réussite scolaire.

Comment donner envie d'apprendre ?

Le désir d'apprendre ne se programme pas et ne se déclenche pas, comme on déclencherait le décollage d'une fusée, en appuyant sur un bouton. Il naît dans des situations précises et je crois que notre mission éducative consiste à créer ces situations : ce sont des moments où, face à un problème, une énigme, l'enfant découvre qu'il pourrait apprendre pour réussir ce qu'il a engagé. Les connaissances, même si leur acquisition demande un effort, apparaîtront, alors, comme nécessaires et leur appropriation sera vécue comme une victoire. Regardez un enfant qui veut réussir dans un sport ou un jeu vidéo, il ne rechigne pas à apprendre. De même, si l'on tient à réussir une recette de cuisine, il faudra s'approprier la proportionnalité et si l'on veut trouver sa route sur une carte, il faudra acquérir les bases de la cartographie et de la géographie, décoder des symboles, etc. A nous d'embarquer nos enfants ainsi dans des aventures où naîtra l'envie d'apprendre et où nous nous réjouissons de les voir apprendre et d'apprendre avec eux ! Car, si nos enfants ne trouvent pas dans leur entourage des adultes qui expriment eux-mêmes leur désir d'apprendre, qui montrent le plaisir qu'il y a à chercher, à trouver et à transmettre, ils préféreront toujours les plaisirs faciles de la consommation.

Pouvez-vous expliquer ce qu'est une éducation bienveillante ?

Il y a une grande ambiguïté dans cette notion de « bienveillance » : elle est souvent considérée comme « laxiste » et on l'oppose à « l'exigence », comme on oppose la motivation à l'effort, le respect de l'enfant à l'autorité de l'adulte. Or, la pédagogie consiste précisément à réunir ce qui est ainsi opposé. Et, en particulier, à associer la bienveillance et l'exigence. La bienveillance, c'est attendre toujours le mieux de l'enfant, l'espérer et contribuer ainsi à le faire advenir. C'est considérer les erreurs comme des occasions de progresser, si on les comprend et qu'on fait l'effort de recommencer. C'est fournir l'aide nécessaire sans, pour autant, faire le travail à la place de l'autre. C'est offrir des situations variées, faciliter les découvertes, permettre l'exploration. C'est encourager l'enfant à prendre des risques raisonnés, sans se mettre en danger, un peu comme le guide encorde l'alpiniste débutant pour le sécuriser sans l'exonérer de son propre engagement, sans même abolir l'inquiétude inhérente à la situation...

L'exigence, c'est le souci que l'autre aille au bout de lui-même, se perfectionne constamment et puisse, ainsi, être fier de lui, de ce qu'il a acquis, de ce qu'il est devenu. Trop souvent, en effet, face à un propos, une réalisation, un travail ou un devoir, nous en jugeons la valeur sans donner à l'enfant la possibilité de se perfectionner. C'est infiniment dommage car, ainsi, il a tendance à baisser les bras : « ça ne vaut pas grand chose, tant pis ! ». Tout au contraire, si « ça ne vaut pas grand chose », il faut se remettre à la tâche et tenter de devenir « meilleur que soi-même ». C'est ce que nous avons à transmettre à nos enfants, car c'est en intériorisant cette exigence qu'ils « réussiront », non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour le monde de demain. Vous voyez que la bienveillance ne peut pas être une sorte de contemplation béate de l'autre ni, a fortiori, un acquiescement permanent à tous ses caprices... Pas plus que l'exigence ne peut se réduire à une attitude autoritariste et au refus systématique ! Je suis personnellement agacé, en

effet, par ces mouvements de balancier qui affectent la pensée éducative : après le temps du « respect » de l'enfant, où, en croyant suivre les enseignements de Françoise Dolto, on lui disait toujours « oui », est venu le temps du retour de l'autorité et de l'obéissance où, en croyant marquer des limites, on se fait un devoir de dire toujours « non » ! Ces deux attitudes sont absurdes ! En disant toujours « oui », on fabrique des enfants-rois et, en disant toujours « non » on les encourage tout simplement à faire ce qu'il veulent, mais quand on ne les voit pas ! Le pédagogue sait, depuis longtemps, que l'attitude vraiment éducative, c'est « Oui... peut-être ? Mais, non... pas tout de suite. » Il faut prendre le temps d'y réfléchir, d'en discuter, d'anticiper les conséquences, de se nourrir des œuvres de culture pour agir au mieux... Bref, il faut apprendre à penser. Une éducation bienveillante et exigeante à la fois est une éducation où on prend le temps d'apprendre à penser, où l'on desserre les mâchoires entre la pulsion et l'acte pour que la réflexion puisse se construire. Autant dire que, dans ce monde trop pressé, l'éducation doit être une décélération.

Face à une difficulté scolaire, comment savoir ce qu'il convient de faire ?

Il n'y a pas de recette universelle car chaque sujet est singulier et chaque cas particulier. Quand une difficulté émerge quelque part, il faut d'abord chercher à comprendre ce qui se passe : est-ce une période difficile liée à un état de fatigue ou de découragement ? Est-ce un blocage spécifique lié à une notion ou à un exemple que l'on n'a pas compris ? Est-ce un retard qui s'est accumulé et qui empêche d'avancer ? Est-ce une « fâcherie » profonde et durable avec une discipline scolaire ou avec l'école toute entière ? Est-ce un dysfonctionnement psychologique ou cognitif qui requiert l'intervention d'un spécialiste ? Bien sûr, tout cela n'est pas facile à démêler et il va falloir en parler, non seulement avec l'enfant, mais aussi avec ses professeurs et éducateurs... Selon les résultats de cette investigation, les réponses seront différenciées. Et, même si l'on ne trouve pas bien l'origine, cela n'empêchera pas d'agir : agir en recréant autour de l'enfant un environnement serein et stimulant tout à la fois, agir en cherchant des « détours » permettant d'aborder la difficulté sans avoir l'air d'y toucher vraiment, agir en cherchant des moyens de restaurer la confiance en soi, agir en donnant du sens aux apprentissages. Quand un enfant est en difficulté, il a d'abord besoin d'un milieu – on pourrait dire d'un « écosystème » - équilibrant.

Comment aider concrètement son enfant à apprendre à lire et à devenir un véritable lecteur ?

Là encore, il n'y a pas de recette-miracle, mais des pistes à explorer... et à stabiliser si l'on voit qu'elles donnent des résultats intéressants. D'abord, bien sûr, il faut lire des histoires et des livres aux enfants, dès le plus jeune âge, et de manière ritualisée... au coucher du soir, par exemple. Sans hésiter à relire plusieurs fois la même histoire car l'enfant adore se trouver en pays de connaissance et, même, il jubile en attendant une suite qu'il connaît déjà ! Plus tard, on pourra aussi lire avec son enfant, de manière systématique, les textes que l'on rencontre dans la vie de tous les jours. Et puis, dès que l'enfant commence à lire, il est essentiel de valoriser ce nouveau savoir-faire en lui confiant des tâches où il puisse le mettre en œuvre. Plus tard, on proposera à l'enfant des livres à lire, on ira ensemble en feuilleter et en choisir à la médiathèque, on les lira à notre tour pour pouvoir en parler avec lui et confronter nos interprétations et avis. Et puis, on peut aussi regarder, avec nos enfants, des films ou émissions en version originale sous-titrée – malheureusement trop rares sur nos chaînes de télévision – car, non seulement

l'enfant y entend une langue étrangère, mais il y apprend aussi à lire sa propre langue avec les sous-titres. Enfin, bien sûr, il faut savoir que l'entrée dans la lecture et l'entrée dans l'écriture sont liées : aider notre enfant à comprendre qu'écrire, cela évite d'encombrer sa mémoire, cela permet de se corriger, cela donne le moyen de laisser des traces qui durent... Tout cela est essentiel. D'ailleurs, je dis souvent aux parents qui m'expliquent que leurs enfants ne les écoutent pas : « Ecrivez leur. Mettez une lettre sur leur bureau ou leur oreiller avec les choses importantes que vous voudriez leur dire... vous verrez qu'ils la liront et, peut-être même - sait-on jamais ? - qu'ils vous répondront ! » .

On parle toujours des difficultés en lecture mais beaucoup moins des difficultés en maths : que peuvent faire les parents ?

Là encore, ils peuvent aider l'enfant à « donner du sens » à ses apprentissages mathématiques. « Donner du sens », c'est lui montrer en quoi les mathématiques ne sont pas une invention des adultes pour le faire souffrir ou tester ses capacités logiques, mais bien un outil d'émancipation des hommes qui peuvent, grâce à eux, mieux comprendre le monde et agir sur lui. La vie quotidienne offre une multitude d'occasions pour cela et les enfants, même en difficulté en mathématiques, se passionnent souvent pour la science-fiction : à nous de les aider à faire le lien... Mais, pour la lecture comme pour les mathématiques, il faut d'abord, bien sûr, faire confiance aux enseignants. Rien dans l'attitude des parents ne doit contribuer à décrédibiliser les enseignants. Sinon, nous scions nous-mêmes la branche de la réussite de nos enfants... et nous nous étonnons après de leur chute !

En quoi la confiance entre la famille et les enseignants est-elle primordiale ?

L'enfant a besoin, tout à la fois, de sa famille et de ses enseignants pour réussir. Mais à condition qu'entre la première et les seconds, il y ait, tout à la fois, respect de la place réciproque de chacun, complémentarité et convergence. Ce n'est pas facile. La famille est le lieu de la filiation et de la découverte de « la vie », l'école est le lieu des apprentissages systématiques, avec d'autres enfants que l'on n'a pas choisi, dans un cadre structuré et sous un registre moins affectif. L'enfant doit comprendre que la famille et l'école, ce n'est pas la même chose. L'institutrice n'est ni sa mère, ni sa sœur. Pas plus que ses parents ne sont habilités a priori pour remplacer ses professeurs. Il doit donc pouvoir aller des uns aux autres sans confusion. Mais, pour autant, il a besoin de sentir une cohérence éducative, des valeurs et des perspectives communes qui lui servent de repères dans sa construction identitaire : ainsi, le souci de la précision, le fait de prendre du temps pour réfléchir, de perfectionner son travail, de coopérer avec les autres, etc. doivent « fédérer » parents et enseignants. Ce qui suppose qu'ils se rencontrent et se parlent, dans des situations où nul ne domine l'autre et où chacun respecte l'autre dans l'échange. D'autant plus qu'il existe des questions nouvelles et décisives sur lesquelles l'action de la famille et celle de l'école doivent être en phase, comme, par exemple, l'usage d'Internet et du numérique. C'est typiquement un sujet sur lequel les parents et les professeurs doivent agir de concert et en pleine connaissance de cause, en confiance.

Comment créer ou recréer le lien nécessaire entre les parents et l'école ?

Il y a, c'est vrai, depuis quelques années, une crise de confiance entre les parents et les professeurs : ces derniers trouvent souvent les parents trop intrusifs et égoïstes, attachés

simplement au bien-être de leur progéniture et les parents voient parfois les professeurs comme des fonctionnaires corporatistes, plus attachés à leur intérêt catégoriel qu'à la réussite de leurs élèves. Ce phénomène, d'ailleurs, n'est pas spécifique à l'univers scolaire : toutes proportions gardées, on le retrouve dans la justice comme dans le système de santé... Mais, en éducation, plus encore qu'ailleurs, il est essentiel de dépasser cette suspicion réciproque : c'est essentiel pour nos enfants, comme pour l'avenir de notre société.

Pour cela, il me semble, d'abord, qu'il faut travailler à installer des espaces et des temps de rencontre réguliers dans les écoles et les établissements. C'est déjà le cas, ici ou là, mais c'est encore trop rare. Trop de réunions de parents sont fugaces et un peu artificielles. Trop de contacts ne se nouent qu'à la dernière minute, à l'occasion d'une sanction ou de difficultés graves. C'est dommage ! Nous pourrions faire du lien avec les parents un « chapitre obligé » du projet d'école ou d'établissement, avec la liberté d'utiliser des méthodes diverses, mais l'obligation de consacrer à cela le temps et l'énergie nécessaires. C'est pourquoi, aussi, je voudrais que les professeurs principaux de collège disposent d'une décharge d'horaire et d'un bureau dans l'établissement pour contacter et recevoir les parents. Et puis, je souhaiterais que les parents délégués aient un véritable statut, pour pouvoir assister aux réunions et conseils de classe sans problème, qu'ils soient plus systématiquement associés, au niveau local et national, au devenir de l'école. Il est tout à fait légitime, évidemment, que le ministère discute avec les organisations professionnelles des enseignants, mais les parents doivent, à mon sens, être plus écoutés... Car, s'ils ne sont pas associés, s'ils ont le sentiment d'être méprisés ou exclus, alors les parents exerceront le seul pouvoir qui leur reste quand ils en ont les moyens techniques ou financiers : changer leur enfant d'école. Les autres, privés de ces moyens, camperont alors dans la rancœur, s'ils ne développent pas une attitude agressive...

Et comment créer ou recréer des liens entre la société et l'école ?

Je crois que ce sera par un projet éducatif commun, fort, partagé et piloté avec un volontarisme délibéré. En effet, nous avons vécu, jusqu'à aujourd'hui, une suite de réformes dont les enjeux échappent, le plus souvent, à l'opinion publique qui se focalise sur certains éléments, au détriment de l'ensemble, comme l'a montré récemment le débat sur la réforme du collège. En réalité, je crois que nos concitoyens ne voient pas bien comment se traduisent concrètement les annonces successives. Ils ont le sentiment d'une multitude de réformes qui se télescopent sans toujours produire des effets. C'est un peu normal car, en éducation, il faut du temps pour mettre en œuvre un projet. Et puis, les changements successifs de ministre et de politique n'aident pas à créer la continuité nécessaire. D'où une lassitude et même, parfois, un manque de crédibilité des décideurs. Aussi, si l'on veut vraiment réconcilier l'école et la société, il me semble qu'il faudrait se limiter à une idée-force et à un projet clair... mais en le menant obstinément jusqu'au bout. Car, en éducation familiale, comme en politique, il vaut toujours mieux un minimalisme obstiné qu'un maximalisme velléitaire. Dans tous les cas, l'essentiel est de « tenir parole ».

Philippe Meirieu